fait remarquer par certaines tournures sémitiques et par l'abandon du nombre duel.

— *Littérature.* La littérature grecque est l'aïeule de toutes les littératures européennes; les poëtes, les littérateurs, les historiens, les philosophes qui l'ont illustrée, ont approché de si près du beau idéal dans tous les genres, comme, dans l'art, les statuaires, les peintres et les architectes de la Grèce, que leurs œuvres sont restées les chefs-d'œuvre de l'esprit humain, leurs types des modèles toujours admirés, et que, depuis près de trois mille ans, les générations qui se sont succédé n'ont cessé de puiser chez eux comme à une large source. Considérée comme le berceau de toutes les autres, la littérature grecque devrait donc tenir ici la plus grande place; mais, précisément à cause de son importance, elle est étudiée en détail dans ce *Dictionnaire* sous toutes ses faces; chaque genre : épopée, tragédie, comédie, poésie lyrique, a été l'objet d'un examen particulier, sans compter l'analyse spéciale consacrée à chacune des grandes œuvres. Nous nous contenterons donc de tracer un résumé rapide, qui mette en relief les points saillants et fasse juger l'ensemble.

Antérieurement aux deux vastes épopées homériques, qui sont pour nous les premiers monuments de la littérature grecque, l'âme des Hellènes s'épancha dans une foule de compositions d'une importance moindre, mais qui n'en ont pas moins laissé une trace profonde. Des hymnes, des poésies, des chants populaires furent les premiers vagissements de leur poésie; des théogonies, des préceptes moraux ou techniques, enfin l'histoire des demi-dieux, fondateurs de races, et des héros, le récit des hauts faits dignes d'être conservés à la mémoire, en marquèrent l'épanouissement. C'est la marche logique de l'esprit humain, dans les sociétés primitives. Des premiers essais poétiques des aèdes, il n'est resté absolument que le souvenir conservé par les Grecs des temps postérieurs; c'était le *Linos*, sorte d'élégie ou de mélopée plaintive sur laquelle les hommes même des temps homériques avaient des idées si vagues qu'ils en ont fait un poëte, Linus, pour lequel ils ont forgé une biographie fabuleuse; c'étaient les *Péans*, ou chants de guerre consacrés à Apollon; les *Thrènes*, ou chants de deuil consacrés aux funérailles; l'*Hyménée*, par lequel on célébrait les fiançailles; le *Cômos*, qui se chantait dans les festins; d'autres chants populaires fêtaient les semailles, les moissons, la vendange, tous les actes de la vie d'un peuple rustique et vivant des produits du sol. De tous les vieux poëtes, Hésiode est celui qui nous a conservé le plus de souvenirs de ce genre; encore se contente-t-il de mentionner chacun de ces chants et d'en donner une idée générale.

Orphée, du moins, a une personnalité distincte; c'est un des Argonautes, c'est-à-dire que l'on plaçait sa vie vers l'an 1300 av. J.-C. Pendant que les vaillants guerriers Jason, Hercule, Castor, Pollux, vont à la conquête de la mystérieuse toison d'or, Orphée les charme par ses vers; mais les personnages mêmes avec lesquels on le fait vivre montrent à quel point la fiction s'est mêlée pour lui aux faits réels. Poëte et législateur à la fois, il parcourut sans doute la plus grande partie du monde alors connu, ainsi que devait faire Homère. Il visita l'Égypte et se fit initier au culte d'Isis; il connut et peut-être institua les mystères de la Samothrace. Partout il chercha à civiliser, à faire pénétrer les premières notions des arts, des métiers; il enseigna la culture des terres, l'art de bâtir, de soumettre au joug le bétail. La légende d'Orphée, élevant des murailles au son de la lyre et apprivoisant les bêtes féroces, est un symbole intelligible; il fit mieux que d'apprivoiser les bêtes, il civilisa les hommes. Victime sans doute de ses bienfaits, il mourut déchiré par les Bacchantes. Ce qui nous reste d'Orphée a un caractère hiératique et sacerdotal; à une époque postérieure, ses compositions, transmises de génération en génération par la mémoire seule, se sont altérées et même ont été visiblement retouchées; de plus, on a placé sous son nom des hymnes qui durent être composés peu de temps avant l'ère chrétienne; mais certains fragments remontent indubitablement à la plus haute antiquité. Les poëmes orphiques ne peuvent donc être admis sans restriction; les principaux sont : les *Légendes sacrées*, où est exposé tout un système de théogonie bien différent de ceux d'Hésiode et d'Homère; la *Nature*, poëme dont le titre indique le sens et la portée; le *Manteau et le filet*, composition symbolique relative aux mystères; les *Bachiques*, où est exposé le culte de Dionysos. Tous portent la trace d'interpolations évidentes.

Le caractère de cette poésie primitive, c'est sa profonde religiosité, originale en ce qu'elle ne se propose l'imitation d'aucune autre littérature, qu'elle n'en connaît et n'en soupçonne même aucune autre. Elle revêt cependant de formes nouvelles de vieux dogmes aryens apportés de l'Inde à l'époque de ces grandes migrations qui se perdent dans la nuit des temps antéhistoriques. Mais les Grecs eux-mêmes n'en connaissaient pas la provenance, et il a fallu tous les progrès de l'érudition moderne pour en suivre la filiation à travers les changements que leur ont progressivement imposés les caprices des poëtes. De même que l'on peut apercevoir un reflet des cultes monstrueux de l'Inde dans quelques parties de la mythologie grecque, dans certains mystères, dans les traditions qui se rapportent aux Corybantes et aux Cabires; ainsi l'on retrouve également dans les poésies orphiques, et même dans quelques passages d'Homère et d'Hésiode, des formules à peine défigurées des grandes épopées sanscrites. Un naturalisme plein de vie circule encore sous les symboles; les divinités sont des personnifications des phénomènes naturels, du changement des saisons, du rajeunissement perpétuel de la nature; elles ont encore ce caractère dans Hésiode. Mais ce peuple avait une telle puissance d'assimilation et le génie plastique si prononcé, qu'il faisait sien tout ce qu'il empruntait, et qu'il a donné à ses mythes la forme définitive sous laquelle ils ont traversé les siècles.

Contemporain d'Orphée, placé dans un lointain aussi vague, Musée ne nous apparaît qu'encore plus chargé d'ombre. Il appartenait à la race sacerdotale des Eumolpides et fit partie de cette série d'aèdes, à la fois poëtes, prophètes et législateurs, qui furent les premiers chantres de la Grèce. On n'a que le titre de ses œuvres : c'étaient des hymnes d'initiation, un recueil d'oracles, une *Sphère*, essai de cosmogonie; une *Théogonie*, un recueil de formules magiques contre les maladies, un essai épique sur la *Guerre des Titans*. Un autre aède, Olen, barde du Nord, ainsi que l'indique son nom, installa en Lycie, puis à Délos, une colonie religieuse et importa, dit-on, en Grèce le culte d'Apollon et de Diane. Cette période est toute mythique.

Entre Orphée, Musée, Olen et Homère, c'est-à-dire du XIVe au Xe siècle av. J.-C., il dut y avoir bien des poëtes, quoique aucune de leurs compositions ne nous soit parvenue; et sans doute des cycles entiers de poëmes épiques étaient récités par fragments dans ces nombreux concours de rapsodes qui avaient lieu tous les ans à Sicyone, à Syracuse, à Thespies, à Chios, à Olympie, dans les fêtes solennelles, et dont Hérodote et Pindare nous ont conservé le souvenir. On sent, du reste, en lisant Homère, que le chantre de l'*Iliade* ne met en œuvre qu'une matière déjà travaillée avant lui, que ses héros sont depuis longtemps populaires et les types principaux déjà fixés à jamais dans la mémoire. La forme merveilleuse de son vers, cet hexamètre si plein, si sonore et si majestueux, il est également certain qu'elle avait été trouvée avant lui, car le génie même n'atteint pas du premier coup une telle perfection. Mais, comme il est le premier dont les vastes compositions nous soient parvenues, et que, sans nul doute, il fut le plus grand de tous, c'est à lui qu'en est revenue toute la gloire. Nous n'examinerons ici aucune des questions qui se rattachent à l'existence et à l'œuvre d'Homère. Nous nous contenterons de considérer l'*Iliade* et l'*Odyssée* comme deux œuvres typiques, deux épisodes admirablement choisis parmi tous ceux qui formaient le cycle de la guerre de Troie; elles nous donnent l'idée de ce que devait être cet ensemble d'épopées dont elles sont les fragments les plus parfaits. Qu'elles soient sorties du cerveau d'un seul homme ou qu'il faille plutôt y voir une œuvre collective dont quelque génie puissant avait tracé le cadre, à peine furent-elles composées qu'une foule de rapsodes parcoururent la Grèce en récitant des lambeaux de ces merveilleux poëmes qui retraçaient, au milieu d'une civilisation naissante, les hauts faits des aïeux, les généalogies des grandes familles, les progrès des mœurs et les symboles religieux. Homère fut pour les Grecs le poëte national par excellence. Si, pour nous, il n'est plus que le témoin d'une époque disparue et le révélateur des institutions primitives, il était plus que cela pour ses compatriotes encore barbares, qu'il initiait à des mœurs meilleures. Il leur apprenait l'amour de la patrie en racontant la grande lutte des races de l'Orient contre celles de l'Occident; l'héroïsme en chantant Achille, Patrocle, Ajax; la constance avec Ulysse; la fidélité conjugale avec Pénélope et Andromaque; la sagesse avec Mentor, en même temps que, par la sublimité de ses conceptions, il les pénétrait de l'idée du beau dont ce peuple privilégié se fit de bonne heure un culte.

Hésiode appartient à cette même période épique; cependant bien des nuages planent encore sur ce poëte et sur ses œuvres. Parmi celles-ci, quelques-unes portent le cachet d'une époque antérieure à l'*Iliade*, d'autres sont manifestement postérieures de plusieurs siècles. On rejetterait donc comme fabuleuse l'existence même du poëte, si l'on ne considérait qu'à cette époque, et longtemps encore après, les vers n'étaient confiés qu'à la mémoire, et que, dans cette longue transmission d'âge en âge, ont dû s'opérer ces changements et ces interpolations qui aujourd'hui déroutent la critique. Les Grecs appelaient ses poëmes les chants ascréens, parce qu'Hésiode, que la tradition fait naître à Cumes, patrie d'Homère, vint de bonne heure se fixer à Ascra, en Béotie. Il paraît s'être adonné spécialement au labourage et avoir vécu dans une paix profonde, tantôt poussant devant lui la charrue, tantôt prenant la lyre, comme Orphée, pour initier les hommes aux rudes et bienfaisants travaux des champs (les *Travaux et les jours*) et aux mythes religieux (la *Théogonie*). On reconnaît, dans cette généalogie des dieux, de grandes différences avec celle que suivait Homère; Hésiode s'est inspiré de mythes beaucoup plus anciens, vagues échos des traditions aryennes. Dans une suite de compositions épiques appelées par les érudits les *Grandes Éées*, le poëte avait chanté, dit-on, les femmes qui furent unies à des dieux. Le *Bouclier d'Hercule* est un fragment d'un de ces poëmes; mais il porte la trace d'une littérature bien postérieure à Homère, et, s'il est d'Hésiode, il ne nous est parvenu que profondément transformé.

A cette même période se rattachent les hymnes qui portent le nom d'Homère; aucun d'eux ne fut composé par l'auteur de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*, mais ils sont dus aux inspirations des poëtes de son école, appelés, de son nom, les homérides. Ils étaient chantés aux fêtes d'Apollon, de Pytho, de Démétêr, d'Arès, d'Artémis, et furent produits dans les concours de rapsodes dont nous avons parlé plus haut. Ils font une sorte de transition entre les épopées et les odes qui illustrèrent surtout l'âge suivant.

La poésie lyrique, sous toutes ses formes, mais principalement sous celle de l'ode et de l'élégie, apparaît au VIIe siècle, avec Callinus, Archiloque, Tyrtée, Simonide d'Amorgos, Alcman, Stésichore, Alcée et Sapho. C'est là surtout que les Grecs montrèrent leur génie créateur et qu'ils arrivèrent du premier coup à la perfection. On n'a de l'Éphésien Callinus (678-629 av. J.-C.) qu'un fragment d'élégie qui mentionne l'expédition des Cimmériens à Éphèse et la ruine de Sardes. C'est aussi le terrible fléau de la guerre qui inspire son contemporain, le Milésien Tyrtée, (685-608), à la fois héros et poëte. Ce maître d'école boiteux, que les Athéniens mirent par dérision à la tête des Spartiates, toujours vaincus alors par les Messéniens, les enflamma par son courage personnel et par ses hymnes, perdit trois batailles et finit par être victorieux. Archiloque, de Paros (678-629), eût pu être un digne émule de Tyrtée; il passa sa jeunesse à combattre et à chanter les combats; un dés spoir d'amour le jeta dans la satire, et il fut particulièrement âpre et cruel. C'est l'inventeur du mètre ïambique. Alcman, Lydien d'origine, esclave, puis affranchi, donna les premiers modèles de la poésie érotique; il composa surtout des chœurs destinés à être chantés par les jeunes filles dans les Parthénies. Il atteignait sa maturité en 629. Le Sicilien Stésichore (643-560) composait aussi des chœurs; mais ceux-ci étaient chantés aux fêtes de Dionysos; ils donnèrent naissance au dithyrambe et, par une transformation de ce genre, à la tragédie. Poëte épique d'une certaine ampleur, il chanta aussi les héros et les dieux, les grandes batailles, les expéditions lointaines, les siéges fameux. Les sujets sont empruntés à la mythologie, aux vieilles légendes, et tout ce qu'il a touché est marqué de l'empreinte d'un génie puissant. Simonide d'Amorgos (664), par la tournure satirique de son esprit, doit être placé à côté d'Archiloque; mais il a bien plus de bonhomie et de malice. On a de lui une piquante diatribe contre les femmes. Alcée, né à Mitylène, dans l'île de Lesbos, compatriote et contemporain de Sapho, fut un des plus grands lyriques éoliens (606-554); malheureusement, ses poésies érotiques sont perdues. Quant à ce qui nous reste de Sapho, ces fragments, si peu considérables qu'ils soient, suffisent pour qu'on la place au rang des plus beaux génies; elle atteignit, dans la strophe qui de son nom fut appelée saphique, la perfection absolue. Le Dorien Ibycus (528) n'est guère célèbre que par sa mort, par les grues qui révélèrent ses assassins, et toute la pléiade des poëtes érotiques, dont les noms ont été conservés surtout par l'*Anthologie*, est éclipsée par le plus aimable de tous, Anacréon de Téos. Il florissait vers l'an 540. C'est le poëte du plaisir, mais c'est en même temps le poëte de la sagesse; dans ses vers d'une rare élégance, il chante l'amour facile, les roses, le printemps; en même temps, il fait un retour sur la brièveté de la vie et invite l'homme à jouir de l'heure présente. C'est le modèle d'Horace, et, seul, le poëte latin a su rendre une partie de sa grâce. Sa chanson de la *Rose* et l'*Amour piqué par une abeille* sont des chefs-d'œuvre. Plus élevé, plus lyrique, Simonide de Céos (556-488) composa des *Thrènes* ou élégies pour lesquelles il avait un talent particulier, des *Parthénies*, des odes olympiques, parmi lesquelles une des plus curieuses chante des courses de mules qu'il appelle les « filles des coursiers aux pieds ailés, » des odes en l'honneur des athlètes, et la légende a conservé le souvenir de celle qu'il composa pour Scopas.

Simonide acquit une gloire universelle, et, de tant d'œuvres qui le rendirent illustre, il nous reste à peine quelques fragments; mais son admirable élégie de *Danaé* suffirait seule à consacrer sa gloire. Comme chantre des vainqueurs du stade, c'est le digne prédécesseur de Pindare (520-456). Le grand lyrique thébain nous est du moins parvenu presque en entier; les *Olympiques*, les *Isthmiques*, les *Pythiques*, les *Néméennes* nous retracent les hauts faits accomplis dans les quatre grandes arènes où les athlètes de toute la Grèce venaient périodiquement se disputer les couronnes. Il nous faut maintenant des scoliastes et des commentateurs pour comprendre, non pas les beautés apparentes et superficielles de ces poésies, beautés qui sont restées entières, malgré l'éloignement des âges et le changement de civilisation, mais pour en saisir tous les charmes de détail, toutes les allusions historiques et religieuses. Aussi Pindare est-il réputé l'un des plus obscurs et des plus difficiles parmi les poëtes grecs; mais il n'était pas obscur pour ses contemporains, dont il chantait les héros, dont il retraçait les origines. Il parlait, au contraire, très-haut à leur imagination et à leur souvenir, en rappelant les fables mythologiques attachées à chaque localité, en perpétuant les traditions populaires. La personnalité du vainqueur auquel il consacrait chacune de ses inspirations s'effaçait devant l'antiquité ou la célébrité de sa race, les splendeurs historiques de sa ville natale; la victoire d'un athlète n'était que l'occasion dont s'emparait le poëte pour chanter Athènes, Thèbes, Mégare, Corinthe, Syracuse, les demi-dieux, les héros. Rivale de Pindare, sur lequel elle l'emporta cinq fois, dit-on, dans les concours lyriques, Corinne mérite d'être placée à côté de ce prince de la poésie. Autour de son nom, le plus illustre parmi ceux des poëtesses grecques, après Sapho, nous pouvons grouper ceux d'Erinne et de Myrtis. Erinne de Téos s'illustra dans la première moitié du VIe siècle; les poëtes de l'*Anthologie* la surnomment l'*Abeille*, sans doute parce que sa poésie semblait recueillie sur les fleurs, comme le miel. Les anciens l'égalaient à Sapho et lui donnaient l'épithète d'*Homérique;* de courts fragments ne peuvent nous suffire pour contrôler leurs éloges. Myrtis, sa contemporaine, excella, comme elle, dans la poésie gracieuse et tendre. Télésille, contemporaine de Corinne, s'exerça, au contraire, dans un genre mâle et guerrier, avec une vigueur inattendue chez une femme; elle était d'Argos, et les mœurs spartiates expliquent cette anomalie.

Parallèlement à ce brillant développement de la poésie lyrique, toute une école de poëtes sacrés continuait les traditions d'Hésiode : c'est ce que l'on appelle les *gnomiques*. Pour eux, la poésie n'est que le véhicule de la sagesse, de la connaissance de soi-même et des plus hautes vérités; leurs œuvres, fort courtes et fort expressives, ne sont que des recueils de sentences en vers et nous ont conservé comme l'essence de la sagesse antique. Solon, le grand législateur, est le plus ancien de tous (640-559). Pythagore, le philosophe et le mathématicien, fondateur d'une école célèbre (vers 529), a laissé, comme lui, des vers qui ont mérité d'être appelés *dorés*, et que l'antiquité nous a transmis avec une sorte de vénération. Théogonis, de Mégare (vers 538), est le plus poëte de tous; il a une élévation de pensée et des grâces de style qui rappellent Hésiode. Phocylide, de Milet, fut son imitateur, mais avec une roideur et une sécheresse de forme qui rendent pénible la lecture de ses vers; ses distiques moraux étaient, sans doute, destinés à être appris par cœur dans les écoles, gravés sur les murs des palestres et des gymnases; ils ont une tournure toute lapidaire.

L'impression générale qui résulte de l'étude des lyriques *grecs*, c'est l'originalité profonde et la diversité de leurs inspirations. Cette qualité suprême tient autant à la séve propre du génie *grec* qu'au peu de relations qui existaient entre les poëtes. Nulle trace d'écoles ni de systèmes, dans cette époque privilégiée; c'est à peine si l'influence de quelque génie puissant agit sur la personnalité des autres, et la dispersion des foyers intellectuels, car il y en a autant que de grandes villes en Grèce, en Sicile et en Asie Mineure, met obstacle à toute uniformité. Chio, Milet, Lesbos, Argos, Thèbes, Syracuse, Mégare sont autant de centres qui n'admettent pas la suprématie de l'un sur l'autre, et refusent de recevoir une loi littéraire; chacun d'eux a ses formes et sa langue propre. Les divers dialectes, le dorien, l'ionien, l'éolien, l'attique, se rencontrent dans les concours de poésie, dans les grandes fêtes nationales ou religieuses, aux jeux de l'Isthme, d'Olympie et de Némée, mais ils répugnent à se confondre, du moins jusqu'au jour de la décadence. Ces causes seules peuvent expliquer comment certains poëtes s'inspirent encore d'Orphée et d'Hésiode, quoiqu'ils soient les contemporains de Sapho et de Pindare.

La tragédie était née à l'époque même la plus brillante de la poésie lyrique; Eschyle (525-456) est exactement le contemporain de Pindare. Né à Eleusis, initié aux mystères de la grande déesse, qu'il fut accusé d'avoir voulu révéler aux profanes, Eschyle a gardé dans toutes ses œuvres un caractère profondément religieux. Des chœurs et des dithyrambes que l'on chantait aux fêtes de Dionysos et aux Parthénies, compositions sacrées dans lesquelles nous avons vu s'illustrer surtout Alcman et Simonide de Céos, son génie puissant a su tirer un genre nouveau et le plus grand de tous après l'épopée, le drame. Ses maîtres et rivaux, Pratinas et Chérilos, qu'il vainquit dans les concours, ont été tellement effacés par lui que leurs noms seuls nous sont parvenus. National et patriotique dans sa tragédie des *Perses*, éminemment tragique dans la grande trilogie qui retrace les crimes et le malheur fatal des Atrides (*Agamemnon*, les *Coéphores*, les *Euménides*), il se montre

encore plus sublime dans le *Prométhée*, drame étrange et sans action, d'un symbolisme élevé, emprunté aux vieux mythes helléniques et peut-être aryens, et dont la simplicité et la grandeur sont incomparables. Telle était l'étonnante fertilité du génie grec que, de son vivant même, Eschyle eut un rival, et un rival redoutable, dans Sophocle (495-405). Le vieil athlète vaincu quitta la Grèce et alla retrouver Pindare à la cour d'Hiéron de Syracuse, laissant le champ libre à son émule. Moins tourmenté et moins inégal, mais aussi moins profond que le chantre de *Prométhée*, Sophocle réalise pleinement cet idéal de la beauté grecque, où, dans l'art comme dans la littérature, le but suprême est atteint par l'exacte proportion, l'élégance et la pureté des formes. Dans son œuvre, dont il ne nous reste qu'une très-faible partie (sept tragédies sur cent vingt qu'il composa), rien ne vient troubler la beauté sereine, presque sculpturale, de l'action et des caractères. Euripide (né en 480, le jour même de la bataille de Salamine) complète cette trinité des tragiques grecs; ces trois maîtres de l'art dramatique se sont passé le sceptre l'un à l'autre, et le même siècle a vu avec eux l'admirable développement d'un genre qui, débarrassé de sa rudesse primitive par le premier, a été aussitôt porté par les deux autres à l'extrême perfection. Contemporain de Socrate, admis dans son école, Euripide y puisa de hautes et vastes pensées, et introduisit dans la tragédie le sentiment humain par excellence, la pitié. Si Eschyle représente la grandeur, l'héroïsme, Sophocle la passion, Euripide représente plus particulièrement le sentiment; il y était poussé par ses études philosophiques. Il transporta sur la scène les doctrines de son maître, et osa, comme lui, s'attaquer au vieil Olympe; ses qualités toutes modernes le mettent, pour ainsi dire, plus près de nous.

Nous ferons simplement mention du drame satirique, qui complétait toutes les trilogies, et dont il ne nous est parvenu qu'un spécimen : le *Cyclope*, d'Euripide. Il nous servira de transition pour passer à la comédie.

La comédie grecque naquit aussi des dithyrambes chantés aux fêtes de Bacchus; elle en représente le côté licencieux et cynique, comme la tragédie en représente le côté grave et austère. Les premiers comiques, Susarion, Cratès, Epicharme, Cratinus, Eupolis furent éclipsés par Aristophane (440-386). La fécondité d'imagination, l'esprit plein de ressources et d'originalité de ce grand satirique l'ont placé en tête de tous; sa comédie est un pamphlet. Comme il était attaché au parti aristocratique, la démocratie n'eut pas d'adversaire plus violent que lui; il ridiculisa ses partisans, ses orateurs, ses philosophes, avec une verve sans pareille; avec lui, la comédie devint une puissance que l'on a comparée, non sans raison, à la presse politique des modernes. Lorsque les libertés furent enchaînées, à Athènes, par le gouvernement des trente tyrans, Aristophane dut transformer sa manière et se borner à la peinture des mœurs. C'est dans ce genre, beaucoup plus proche que l'autre de la comédie moderne, que s'illustra Ménandre (342-293); il ne nous est connu que par les imitations que Térence a faites de ses pièces et par quelques citations des critiques; il en avait pourtant composé plus de quatre-vingts. Ses imitateurs, Diphile, Démophile et Philémon, n'ont pas eu meilleur sort; nous ne les retrouvons que dans les imitations de Plaute.

C'est au Ve siècle seulement, c'est-à-dire au siècle de Périclès, que la prose apparaît, dans la littérature grecque, avec un certain éclat. Au VIe siècle, Hécatée de Milet (540-480) avait essayé de porter un esprit critique dans les mythes créés par les poëtes, et, pour cette œuvre de réaction, il avait dû employer un autre langage qu'eux. Phérécyde de Milet, contemporain des guerres médiques, Hellanicos, qui, dans sa vieillesse, vit le début de la guerre du Péloponèse, tentèrent comme lui d'éclaircir les mythes locaux, d'en faire sortir la vérité du milieu des fables et de dégager des traditions ce qui appartenait aux dieux et ce qui appartenait aux hommes. Leurs travaux furent le berceau de l'histoire que le génie d'Hérodote plaça, le premier, au rang des sciences. Hérodote (484-410) assista dans sa jeunesse aux guerres médiques, voyagea en Egypte et en Orient, vit Memphis et Babylone, se fit initier aux religions, étudia partout les mœurs et recueillit des prêtres toutes les traditions nationales. C'était, pour un historien, une admirable préparation; il passa la seconde partie de sa vie à transcrire ce qu'il avait appris au cours de la première. Aussi nous a-t-il laissé un livre unique, résumant les annales des peuples et les observations du voyageur. Par-dessus tout, il a su donner la vie à ses récits, à ses personnages; son histoire, c'est l'épopée réduite à des proportions humaines. Il y a moins de poésie et d'entraînement chez Thucydide (né en 470); l'art de l'historien apparaît chez lui dans toute sa mâle beauté. Thucydide ne recherche pas le vrai par curiosité, mais pour être utile; il ne raconte pas pour intéresser et pour plaire, mais pour convaincre; c'est l'historien politique. Autant Hérodote aime les digressions, autant Thucydide marche droit à son but par les chemins les plus courts : *densus et brevis*, a dit de lui Quintilien; il faut ajouter que c'est un narrateur passionné et que certains morceaux de son *Histoire*, comme l'oraison funèbre qu'il fait prononcer à Périclès sur les Athéniens morts pour la patrie, le classent au rang des grands orateurs. Xénophon, son continuateur, a plus sacrifié aux Grâces. Les *Helléniques* prennent l'histoire de la Grèce au point où l'a laissée Thucydide et la conduisent jusqu'à la bataille de Mantinée; mais l'historien et le grand capitaine se sont surtout révélés dans l'*Anabase*, et le disciple de Socrate dans la *Cyropédie*. Thucydide vécut quatre-vingt-dix ans (445-356).

Quoique nous fassions ailleurs l'histoire de la philosophie, un résumé de la littérature grecque où ne figureraient pas, au moins comme écrivains, Aristote et Platon ne serait pas complet; nous ne les toucherons qu'en passant, et pour constater la grande influence qu'ils eurent sur leur siècle. Les œuvres de Platon, à n'en considérer même que la forme si pure et si poétique, ont conquis l'admiration universelle; mais il est certain qu'il nous a moins bien rendu l'esprit véritable de Socrate que Xénophon; une trop grande part a été faite par lui à ses propres idées, et dans les grâces toujours nouvelles de son élocution l'art du rhéteur se fait parfois trop sentir. Il est l'inventeur du dialogue; il en a fait un genre tenant le milieu entre le récit proprement dit et le drame, et parfaitement naturel, puisqu'il reproduit le cours d'une conversation. Ce genre est pourtant si difficile que Platon seul y a réussi; ceux qui l'ont imité n'ont fait converser ensemble que des personnages abstraits; sous les interlocuteurs des dialogues de Platon, on sent des hommes. Aristote, plus jeune que lui de cinquante ans (384-322), s'est moins preoccupé du style et a laissé plus de place à la science. C'est le cerveau encyclopédique de ce siècle; il a parcouru toutes les connaissances humaines, rattaché ses croyances aux vieux mythes venus de l'Inde et de l'Egypte, résumé l'histoire naturelle, la poétique, la rhétorique, et jeté les fondements de la plus grande école de métaphysique qui ait régné sur le monde. Théophraste, son disciple (374-287), a voulu l'imiter et parcourir aussi ce cycle immense, mais la force lui a manqué; observateur plein d'originalité, il a touché également à l'histoire naturelle, à l'origine des mythes, à la météorologie, et le temps ne nous a laissé de lui qu'une petite étude sur les *Caractères moraux*, portraits des hommes de son époque qu'il s'était amusé à tracer par délassement, et qui du moins ont servi à inspirer La Bruyère.

Déjà se faisait sentir la prépondérance littéraire d'Athènes et de son mode de gouvernement, où l'art de la parole avait tant d'influence et tendait à donner aux rhéteurs une importance énorme. En attendant que les grands orateurs, tels que Démosthène, Eschine, apparaissent, les maîtres d'éloquence, Gorgias, Protagoras, Hippias, ouvrent des écoles et réduisent en préceptes l'art de persuader et l'art de plaire. Le règne des sophistes n'est pas encore venu, mais on sent qu'il est proche. Gorgias, qui enseignait à ses disciples comment on s'insinue dans l'esprit en charmant l'oreille, et qui prêchait l'absence des convictions comme un sûr moyen de réussir, fut le maître d'Alcibiade, et Périclès lui-même assistait à ses leçons. Antiphon, le premier, pratiqua le métier de *faiseur de discours;* il composait des plaidoyers destinés à être prononcés par d'autres. Né en 479, il était, par conséquent, contemporain d'Hérodote; on peut juger, par les onze plaidoyers qui nous restent de lui, quelle était la culture intellectuelle de l'Attique, et comment on raffinait déjà l'art du discours dans les écoles d'Athènes, tandis que, dans le reste de la Grèce, on en était encore aux premiers bégayements. Antiphon fut un professeur habile, et Thucydide s'est enorgueilli d'avoir passé par son école. Lysias (459-380) et Isocrate (436-338) poussèrent encore plus loin, particulièrement ce dernier, les grâces de l'élocution; un art factice et recherché se montre dans la cadence des périodes, dans le nombre de chacune des parties de la phrase. Lysias possède encore l'éloquence intime, celle qui pénètre, et l'expression est si juste que, si l'on fait abstraction de l'auteur et qu'on suppose ses discours prononcés, comme ils ont dû l'être, par un accusé ou par un homme d'Etat, l'illusion est complète. Isocrate n'est qu'un brillant artiste de la parole. S'il est vrai de dire qu'il a poussé aussi loin que possible l'élégance du langage, son plus grand titre de gloire n'est néanmoins pas dans ses plaidoiries; son œuvre méritoire, c'est d'avoir formé le plus grand orateur de la Grèce, Démosthène.

Démosthène (381-322) est le véritable orateur homme d'Etat. Sa force est telle, ainsi que le remarque Villemain, qu'à deux mille ans de Philippe elle nous entraîne encore. L'ordre et la clarté des arguments, la précision de l'idée et de la phrase, le brièveté pressante de chaque partie de son discours, la véhémence de ses apostrophes quand il accuse, la vigueur de ses réponses quand il se défend, font de chacune de ses harangues un modèle inimitable. En face de lui pâlit singulièrement l'orateur mercenaire, Eschine, corrompu par l'or de Philippe. Il avait pourtant d'heureuses qualités, et, si l'on pouvait faire abstraction de la cause qu'il défend et des ressorts qui le poussent, on admirerait chez lui une vigueur presque égale à celle de Démosthène. Son élocution est riche et abondante; mais quelles qualités n'obscurcissent point un talent vénal et la bassesse du caractère? Isée et Hypéride, tous deux élèves de Lysias, ont empreint leurs discours de l'élégance onctueuse de leur maître. Nous ne possédons du premier que quelques plaidoyers relatifs à des affaires de succession, et du second que le souvenir pathétique de la défense qu'il fit de la courtisane Phryné, devant l'Aréopage. Lycurgue, disciple d'Isocrate, consacra sa vie, comme Démosthène, à l'indépendance de sa patrie. Citons encore Phocion, l'incorruptible, qui soutenait le parti opposé à Démosthène, mais par conviction (400-317). Démosthène l'appelait la hache de ses discours, tant il avait la parole brève et tranchante. Après ces grands orateurs viennent les sophistes; sous Philippe et sous Alexandre, la tribune aux harangues est muette, et le talent, s'il n'est pas complétement étouffé, se réfugie dans les écoles. Bientôt viendront les Romains, et les Grecs n'auront plus d'autre ambition que d'apprendre à leurs vainqueurs les finesses et les subtilités de la déclamation.

Du moins l'histoire est-elle encore cultivée avec succès et produit-elle des œuvres empreintes d'une certaine grandeur. Même à la suite des noms illustres cités plus haut, il reste une place pour Ctésias, un médecin qui, tombé on ne sait comment entre les mains des Perses, fait prisonnier par eux (vers 400), trouva dans son malheur une occasion d'être utile à la science et nous a transmis dans deux ouvrages, *Persica* et *Indica*, ce qu'un long séjour lui avait permis d'observer en Perse et dans l'Inde. Des résumés seulement nous sont parvenus de ses livres, et les notions recueillies par lui s'éloignent sensiblement de ce qu'on sait par Hérodote et Xénophon; les érudits ont essayé d'expliquer ces différences. Ephore est l'auteur d'une *Histoire générale* également perdue; exact et sec, il ne laissait rien à l'éloquence, quoiqu'il fût élève d'Isocrate (380-330). Théopompe, de Chio (378-305), est, au contraire, autant orateur qu'historien; élève aussi du grand rhéteur, alors qu'il professait à Chio, il prononça dans les fêtes publiques des panégyriques historiques, et écrivit, sous le titre de *Philippiques*, une histoire du roi de Macédoine Protégé par l'ennemi de la Grèce, vendu à beaux deniers comptants, il va jusqu'à nier, dans sa haine antipatriotique, l'authenticité de la bataille de Marathon, qu'il relègue au rang des fables. Ainsi la vénalité tuait en Grèce les plus beaux talents.

Il nous faut retourner à la poésie, qui jette son dernier éclat; c'est ce que l'on a appelé la période alexandrine. Le Syracusain Théocrite (né vers 305) ouvre dignement cette sorte de renaissance. S'il a été placé au second rang, parmi les *poetæ minores*, c'est plutôt à cause du genre secondaire qu'il a cultivé, l'églogue, qu'en raison de son talent et du mérite de ses œuvres, si remarquables par la pureté des formes, l'élégance du langage, le naturel et la simplicité poétique de l'inspiration. Théocrite est un des plus grands poëtes de tous les temps, et Virgile lui-même, qui a suivi ses traces dans la poésie bucolique, est fort loin de l'égaler. Après lui, on entre dans la décadence; ses deux disciples, Bion et Moschus, dont les œuvres, malgré leur infériorité, ont été longtemps confondues avec celles du maître, la retardent un peu, mais elle est dès lors inévitable. Voici, par exemple, Lycophron, grammairien et poëte, érudit de premier ordre, qui vivait, comme Théocrite, à la cour du roi d'Egypte, Ptolémée Philadelphe; il est resté le type le plus accompli du poëte obscur et recherché. Des soixante tragédies qu'il avait composées, aucune n'a traversé les siècles; mais son *Alexandra* (Cassandre), monologue en 1,500 vers, a exercé depuis dix-huit cents ans, absolument en vain, la patience des commentateurs. Aratus, qui vivait à la cour d'Antigone Gonatas, roi de Macédoine (250), nous a laissé un poëme des *Phénomènes* qui n'est pas sans mérite. Plus vraiment poëte est l'auteur des *Argonautiques*, Apollonius de Rhodes (mort en 186); mais son épopée, dont s'est inspiré Virgile pour créer sa Didon, reste bien loin des épopées homériques, et sa muse, quoique aimable et harmonieuse, ne peut être comparée à celle de Théocrite. La science du rhythme, la profusion des couleurs, l'éclat de quelques description: dernières ressources de la poésie aux abois, ne créent qu'une illusion passagère. Néanmoins, tout médiocre qu'il est, Apollonius de Rhodes surpasse pourtant et ses contemporains et ceux qui le suivirent. Callimaque ne mérite d'être cité que parce que Catulle a imité une de ses compositions, la *Chevelure de Bérénice*, et c'est la moins bonne des pièces du poëte latin. Le stoïcien Cléanthe est célèbre par un *Hymne à Jupiter*, qui est en effet une œuvre d'un grand lyrisme. Méléagre a laissé quelques poésies tendres et délicates. Mais nous touchons au moment où la séve poétique est presque entièrement tarie; c'est l'époque gréco-romaine, époque de de décadence complète et irrémédiable. La poésie se réfugie dans les plus petits genres, l'inscription, l'épigramme, et les érudits, en recueillant les plus jolies et les plus courtes compositions des grands poëtes précédents, en les réunissant aux meilleures de leurs contemporains, forment ces recueils qui nous sont parvenus sous le nom d'*Anthologies*. (V. ce mot.)

L'Anthologie est comme le dernier reflet de la poésie *grecque*. L'ère chrétienne va s'ouvrir, et avec elle commence la décrépitude de l'art antique. A peine si, après avoir consacré ces pages aux grands maîtres de l'art, nous pouvons nommer les poëtes didactiques, comme Oppien, qui retrace, en deux assez vastes compositions, les règles de la chasse et de la pêche (*Halieutiques*), Apollodore d'Athènes (115 av. J.-C.), qui versifie l'histoire naturelle; ou des poëtes épiques comme Nestor de Laranda et Tryphiodore, qui prennent à tâche d'exclure de chacun des chants de leurs poëmes une des lettres de l'alphabet. Cependant, il y a encore à glaner parmi les œuvres de ces derniers venus. Archias, le protégé de Cicéron, n'était pas absolument sans valeur; il chanta la guerre des Cimbres et celle de Mithridate; Babrius mit en vers élégants les fables d'Esope; le grammairien Musée est l'auteur d'un joli poëme d'*Héro et Léandre* (IVe siècle de l'ère chrétienne); Quintus de Smyrne, et Coluthus de Lycopolis, appartiennent à la même époque; ils ont fait tous les deux des imitations d'Homère et ont prétendu donner des compléments à l'*Iliade*. Nonnos de Paléopolis, en Egypte, le plus vraiment poëte de cette période (410 ap. J.-C.), est l'auteur d'un poëme immense, les *Dionysiaques;* doué d'une richesse excessive d'imagination, d'une érudition singulière, il a mis dans ses descriptions une exubérance presque invraisemblable, et s'éloigne tout à fait, sans doute, des traditions léguées par les modèles; mais on le lit avec curiosité. Les poésies chrétiennes de Grégoire de Nazianze sont du même siècle, et rien ne marque mieux les temps que ces vers grecs, aux formes païennes, servant à traduire les inspirations d'un évêque. Il y a du charme dans ces compositions empreintes d'une mélancolie déja moderne. La liste est close par le moine Jean Tzetzès qui, au XIIe siècle, entreprend de rimer, sous le nom de *Chiliades*, toutes sortes d'histoires composées de treize chants ayant chacun mille vers, et de donner, lui aussi, une suite à Homère dans ses *Iliaques*.

La prose et les divers genres qu'elle comporte ne tombèrent pas dans une telle décadence et ne furent pas déformés par de semblables exagérations. Même après la conquête de la Grèce par les Romains, Hérodote et Thucydide rencontrent un successeur presque digne d'eux dans Polybe (203 av. J.-C.). Polybe fit la guerre sous Philopœmen et sous Scipion, dont il était l'ami; il assista au siége de Carthage. Ce qui nous reste de lui le place au premier rang des écrivains militaires. Le premier siècle de l'ère chrétienne voit naître toute une pléiade d'historiens qui remettent en honneur les grandes traditions. C'est Strabon, géographe que l'on doit classer parmi les historiens, car sa géographie est tout historique; la vigueur et la précision de son style le placent au rang des vrais écrivains. C'est Denys d'Halicarnasse, qui nous a légué sur Rome, dans ses *Antiquités*, les seules traditions avec lesquelles nous puissions contrôler Tite-Live. C'est l'Hébreu Flavius Josèphe, historien et homme d'Etat; comme Thucydide et Xénophon, il nous a transmis, dans son *Histoire des Juifs*, l'histoire profane de ce peuple dont nous n'aurions que les absurdes légendes, si nous en étions réduits à ses livres sacrés. Diodore de Sicile, contemporain d'Auguste, s'est contenté de résumer des travaux antérieurs sur toutes les parties du monde ancien connu; mais, comme les originaux sont perdus, sa *Bibliothèque universelle* est pour nous d'un grand prix. Enfin Plutarque (50 ap. J.-C.), simple biographe, s'est élevé au rang des grands historiens par la vigueur et la vérité des caractères qu'il a tracés, la sûreté de ses informations, la sagacité qu'il déploie dans les parallèles de ses héros. Ses *Traités de morale* le placent également parmi les maîtres de la philosophie.

Après lui, la science historique décroît; cependant on peut encore citer Arrien de Nicomédie (105) qui, mêlé par ses hautes fonctions aux affaires de son temps, s'est distingué à la fois comme homme d'Etat, comme capitaine et comme écrivain. Il nous a laissé le meilleur ouvrage sur les expéditions d'Alexandre. Appien, son contemporain, rhéteur de l'école d'Alexandrie, avocat à Rome, a composé une *Histoire romaine* qui n'est pas sans valeur, surtout dans les parties qui se rapportent aux guerres civiles. Une autre histoire romaine est due à Dion Cassius (né en Bithynie, 155), et elle éclaire pour nous des périodes entières qui resteraient dans une obscurité complète, faute d'autres annalistes. Les *Vies des philosophes*, de Diogène Laërce, et la *Vie d'Apollonius de Thyane*, de Philostrate, sont encore des œuvres pleines d'intérêt, et qui attestent la vigueur du génie *grec*. Ces deux écrivains vivaient à la fin du second siècle de notre ère.

Nous passerions sous silence les rhéteurs de cette époque si nous n'avions à mentionner Lucien (IIe siècle). Une grande partie de ses morceaux, si étudiés, si finement écrits, n'a été composée que pour l'école; mais sa raillerie mordante et son érudition toujours spirituelle l'ont mis hors de pair. Dans les *Dialogues des courtisanes* il se montre fin observateur, et démolisseur sans pitié du vieil Olympe dans les *Dialogues des Dieux*. Ses satires contre les derniers prêtres du paganisme, devenus de véritables jongleurs, et contre les sophistes charlatans de son épo-